

## Éditorial

Marie-Claude Loiselle

---

Où sont les utopies du cinéma ?

Number 161, March–April 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69253ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2013). Éditorial. *24 images*, (161), 3–3.

## ÉDITORIAL

P our faire suite à notre dossier sur les *Visions de fins du monde* qui hantent le cinéma contemporain, nous avons voulu quitter le territoire particulièrement fréquenté des dystopies en explorant cette fois ce qui y subsiste d'utopie. Le premier constat pourrait être celui d'une pure et simple disparition de tout espace utopique dans l'imaginaire des cinéastes actuels, mais la réalité est beaucoup plus complexe et le rapport à l'exploration d'autres possibles, plus subtil et difficilement saisissable qu'il ne l'était hier. C'est donc avant tout du côté des micro-utopies qu'il nous a fallu chercher, comme auprès de Thérèse Clerc, protagoniste du film de Sébastien Lifshitz *Les invisibles*, qui livre, dans un entretien hautement stimulant où sont ravivées toutes les luttes déterminantes auxquelles elle a pris part depuis les années 1960-1970, l'expérience d'une femme dont l'engagement se vit encore aujourd'hui, à 80 ans passés, de façon quotidienne et permanente. Et même s'ils peuvent sembler quelque peu à l'écart des rives du cinéma, les propos de Thérèse Clerc jettent un pont formidable vers les textes qui suivent. Ainsi, que ce soit par le biais d'une œuvre qui nous donne « ce sentiment de voir éclore sous nos yeux la gestation d'un événement, le déploiement d'une action, le temps d'une rencontre » ou d'une autre où le cinéaste « inscrit ce qui l'entoure sous le signe d'une perpétuelle découverte », pour Jacques Kermabon, ces films porteurs d'une utopie poétique rappellent tout ce que le cinéma peut révéler du monde et de sa complexité. Or c'est aussi là que peut se tenir l'utopie, au cœur de la croyance qui relie le cinéaste au monde, comme le défend également Marc Mercier lorsqu'il déplore que le cinéma ne lui dit quasiment plus rien du monde et qu'il en appelle à des « formes qui *parlent, pensent et montrent* en se positionnant [...] au cœur de la situation, dans le nœud du problème », cherchant dans le cinéma d'aujourd'hui des « artistes *belligérants*, c'est-à-dire en guerre contre le vieux langage, bricoleurs insatiables de nouvelles formes » et nous invitant à pousser l'idée d'utopie vers une forme supérieure qui serait pour lui, selon la belle expression poétique qu'il adopte, « luttovie ». Enfin, ce sont les propos des réalisateurs de *74 (La reconstitution d'une lutte)* qui nous confrontent de très belle manière à cette question de la forme à trouver afin de permettre que, « entre l'écriture du film et son tournage, entre anticipation et improvisation, l'utopie trouve son cadre et s'incarne ».

Marquant le passage de ce dossier vers notre bilan du cinéma québécois de 2012, nous n'avons pas totalement détourné notre attention des utopies, ou plutôt des micro-utopies du cinéma actuel, en choisissant de rencontrer Simon Galiero pour son deuxième long métrage, *La mise à l'aveugle*. En plaçant la communauté de même que la richesse et la complexité des rapports humains au cœur de son cinéma, Galiero pose sur le monde un regard d'une profondeur inestimable, qui n'est qu'une des raisons, mais non la moindre, de la valeur de ses films. Par ailleurs, cherchant à proposer un tour d'horizon de ce que notre cinéma nous a offert de plus marquant durant l'année 2012, nous avons préféré nous arrêter à quelques séquences (10 plus précisément) plutôt qu'à des films, ces choix personnels permettant de révéler ce qui, pour chacun de nous, importe le plus dans un film... si ce n'est dans le cinéma en général.

Mais terminons en mentionnant les pages que nous consacrons aux deux longs métrages de Caroline Martel : d'abord *Le fantôme de l'opératrice*, qui fait l'objet de la présente édition DVD de *24 images*, et *Le chant des Ondes*, dont la sortie coïncide avec la parution de ce numéro. Il nous apparaissait plus que justifié que ce film singulier, inexplicablement passé inaperçu au Québec au moment où il a vu le jour en 2004, soit enfin visible.

Marie-Claude Loiselle